

DEMCZUK, Irène et Frank W. REMIGGI, dir., *Sortir de l'ombre. Histoires des communautés lesbienne et gaie de Montréal* (Montréal, VLB éditeur, 1998), 420 p.

Michel-Francis Lagacé

Volume 53, Number 2, Fall 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/005499ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/005499ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lagacé, M.-F. (1999). Review of [DEMCZUK, Irène et Frank W. REMIGGI, dir., *Sortir de l'ombre. Histoires des communautés lesbienne et gaie de Montréal* (Montréal, VLB éditeur, 1998), 420 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 53(2), 284–286. <https://doi.org/10.7202/005499ar>

DEMCZUK, Irène et Frank W. REMIGGI, dir., *Sortir de l'ombre. Histoires des communautés lesbienne et gaie de Montréal* (Montréal, VLB éditeur, 1998), 420 p.

Une histoire complète et continue des communautés gaie et lesbienne est vraisemblablement impossible : clandestinité obligatoire avant les années 1970, occultation sociale, disparition de traces écrites, ravages du sida ayant éliminé des mémoires vivantes, etc. Toutefois, cet ouvrage très sérieux pro-

pose une analyse historique de différents aspects de la constitution de ces communautés à Montréal, principalement depuis 1950 jusqu'au milieu des années 1990. Les auteurs ont regroupé des articles issus d'un colloque tenu à l'Université du Québec à Montréal en 1992 et en ont commandé d'autres qui, ensemble, offrent une vision de l'intérieur de la constitution d'un milieu de vie permettant aux individus de se reconnaître comme faisant partie d'une catégorie sociale et de s'accepter, sans s'attarder à la définition même de ce qu'est une communauté gaie ou lesbienne (voir sur ce sujet la controverse dans la page « Idées » du *Devoir* à l'été de 1995). Au fil de la lecture, les morceaux du puzzle se mettent en place et le portrait se précise.

Les articles sont très documentés. On découvre l'existence d'un mémoire de maîtrise en sociologie à l'Université McGill en 1954 sur la vie homosexuelle urbaine. Néanmoins, il est difficile d'avoir recours à autre chose qu'à des on-dit lorsqu'il s'agit de retracer la vie des bars à certaines époques de Montréal puisque aucun recensement historique ne permet de faire la liste réelle avec emplacement, clientèle et propriétaires, de tous les établissements qui ouvraient leurs portes aux homosexuels. On appréciera la modestie qui incite à reconnaître que des oublis ou des erreurs sont « par ailleurs inévitables dans tout travail de reconstruction historique » (légende du tableau 1, chapitre XI, p. 297). Par contre, on regrettera que certains détails soient appuyés par des références de seconde main lorsque la source officielle existe (référence au livre de Jacques Hébert sur l'obscénité, alors que l'on pourrait se référer au texte de la loi).

Ayant tous été engagés activement dans les mondes gai et lesbien, les auteurs ne cachent pas leur parti pris pour une meilleure reconnaissance des réalités gaie et lesbienne. Nous avons appris des marxistes qu'aucune histoire n'est parfaitement objective, et ce n'est pas maintenant que les capitalistes triomphent et réécrivent l'Histoire à leur avantage qu'il faudrait s'imaginer que c'est moins vrai.

Les derniers chapitres sont plus clairement militants, notamment celui sur le lesbianisme radical au Québec. Il serait cependant difficile de comprendre ces mouvements si l'on ne disposait d'un témoignage de l'intérieur, car ces réalités étaient inconnues du monde médiatique et *a fortiori* du grand public. Pour quiconque n'a pas vécu l'effervescence des activités lesbiennes montréalaises des années 1980, cet ouvrage est capital, car il permet de retracer l'histoire de groupes qui ont marqué un pan d'activités sociales et culturelles que la majorité ignore.

Les chapitres ont été regroupés de façon à présenter les éléments du portrait de façon chronologique. On a créé trois parties: la première parle d'une époque où l'homosexualité se vivait dans la clandestinité (1950-1969). Des *lesbian pulps* et de la photo homoérotique aux bars clandestins en passant par les aventures dans le Parc du mont Royal, les gais et lesbiennes ont vécu le paradoxe d'une stigmatisation qui leur permettait de se reconnaître par les marqueurs mêmes de leur opprobre (par exemple, on se rappellera le rôle ambigu des journaux jaunes). La deuxième partie traite d'une période où commence à s'articuler un discours de communautés (1969-1982).

La décriminalisation de l'homosexualité a permis un discours public sur la question, mais la répression n'ayant pas cessé, l'organisation de groupes de défense des droits devint nécessaire. On y apprend que c'est grâce à une lesbienne militante, Lise Balcer, et à l'intervention de féministes au procès de Paul Rose que les femmes ont aujourd'hui accès au rôle de jurée dans un procès. La dernière partie fait état des assises sur lesquelles reposent les communautés actuelles (de 1982 aux années 1990). L'apparition du village gai est étudiée sans complaisance en balayant les mythes qui l'entourent. Les projets lesbiens articulant les arts et les positions politiques ont donné lieu à des expériences fortes et originales dont les chapitres XI et XII rendent compte. Même pour les gais (les hommes donc), plusieurs de ces réalisations étaient inconnues. L'apparition du sida est un événement majeur dans la constitution des nouvelles communautés, mais on constate que les personnes qui se sont engagées dans les groupes d'aide aux sidéens n'étaient pas nécessairement les mêmes que celles qui revendiquaient des droits dans les années 1960 et 1970, ce qui amène l'auteur du chapitre XIII à parler de deux solitudes.

L'ouvrage ne fait pas l'économie des contradictions inhérentes aux revendications des gais et lesbiennes. En effet, s'agit-il de revendiquer la différence ou de revendiquer la normalité? Par exemple, s'il faut un gai et une lesbienne dans chaque organisme représentatif, cela signifie-t-il que les communautés reconnaissent la complémentarité des sexes? On sent aussi la dérive vers des préoccupations plus individuelles à mesure que les communautés ne se voient plus comme un groupe opprimé mais comme des groupes de pressions.

Pour le public et pour les chercheurs, il reste encore à produire des articles déterminant de manière plus précise la constitution des univers symboliques, la réception sociale d'une augmentation de la visibilité gaie et lesbienne, etc. Il serait illusoire de vouloir tout couvrir en un seul recueil.

Finalement, on constate que les communautés gaies et lesbiennes n'échappent pas aux contradictions qui traversent la société québécoise, témoins les difficultés qui ont opposé les anglophones et les francophones et la plainte finale sur l'américanisation excessive du village gai.

MICHEL-FRANCIS LAGACÉ